

**move !**

**pour Loren Capelli.**

Les enfants de ce chemin et les images de ce chemin sont figures de la lutte humaine. Ils portent en étendards les couleurs primaires et lumineuses de la simple vie. Ils posent dans les postures radicales de la seule chose qui leur appartiendra jamais, le corps. Corps de l'enfant. Corps de la peinture. Et corps de Loren aussi. Parce que dans ce travail au long cours que j'ai eu la chance de voir naître je ne vois rien qui sépare l'enfant de son image, ni rien qui sépare enfants et images de l'artiste.

Il y a longtemps déjà Michaux écrivait qu'il fallait aller si loin en soi que son propre style ne pourrait suivre. Et Dolto qu'à respecter les anciens on serait condamnés à tourner en rond. Mais qui les a vraiment écoutés. Et qui écoute vraiment les enfants. Puis qui écoute les corps aujourd'hui.

J'ai rencontré récemment un homme qui a dédié sa vie à la lutte. Lorsque la question de la violence lui a été posée cet homme a très simplement répondu que rien d'important ne se fait sans violence. Que la violence est la mise en mouvement de l'homme pour son devenir, et que cette mise en mouvement est lutte, et que cette lutte est révolution. Sinon rien.

À l'échelle de l'individu les images de Loren sur ce chemin sont de cette violence-là. Il n'est pas facile d'être un enfant, il n'est pas facile d'être un homme, pas facile de vivre. Il n'y a pas de carnaval, rituel universel, qui dise autre chose que ça. Bien sûr on peut comparer maintenant à avant, et comparer ici à ailleurs, et il y a d'énormes différences. Mais si l'on veut bien

ne considérer que la condition humaine, il n'y a pas de différence. On apprend à se connaître en s'opposant. On se construit en détruisant. On grandit sur des tombes. On crée en tuant. Des figures, des images. Il n'y a pas d'alternative sérieusement envisageable à la terrible, la féconde violence que l'homme doit créer pour que la vie elle-même prenne le pas sur ses représentations.

On peut devenir en vrai sa propre mère, pour un instant, en fourrant des chiffons dans son maillot de bain. Un objet de désir peut-être, par la seule fertilité de ses cheveux rouges. On peut se bander les yeux pour éprouver l'innocence de cérémonies inconnues entre adultes. Vagir en puceau sous la protection de la virilité de l'ours. On peut un temps encore ne pas voir le monde tel qu'il est, mais se le fabriquer. Et comme le drapeau d'un parti disparu à jamais une fois jeté sur tes épaules fait de toi un autre toi, un jeune roi rouge le dos tourné à jamais, ces peintures-là de ces enfants-là postés en piliers le long du chemin ont fait de Loren une autre Loren. Elle ne peut que le montrer, haut et fort, sans retenue, et sans travestissement. Pour accoucher de ces enfants-là elle a dû renaître à son propre style, les yeux bandés à ce qu'elle savait, grands ouverts à ce qu'elle ignorait. C'est éclatant. Grâce à elle nous pouvons rejoindre ces enfants graves sur le chemin solitaire, et depuis la pulsion de vie nous fabriquer nous aussi nos multitudes d'autres nous. Nos images. En mouvement.



© LOREN CAPELLI  
*Sans titre*, encre sur papier, 45 x 61 cm, 2011



© LOREN CAPELLI  
*Sans titre*, encre sur papier, 45 x 61 cm, 2011